



L'Ombre du Regard

Au Sommaire

Ecrire, c'est cesser d'être écrivain

Lettre ouverte de Mélanie Talcott...

Un coup de blues a donné naissance à ces deux textes, peu après la publication des Microbes de Dieu.
Une réflexion sur la difficulté de la vie d'un livre...

Ecrire, c'est cesser d'être écrivain

par Mélanie Talcott

Interview de Mélanie Talcott

Je détestais la campagne et depuis des kilomètres, je ne voyais qu'un océan de vignes. Quelle idée avais-je eu de m'entêter à connaître l'auteur des *Microbes de Dieu*, moi le chroniqueur littéraire parisien, habitué aux plateaux de télé et aux interviews rondement ficelées, les fesses mollement enfoncées dans l'un des confortables fauteuils du Ritz ! Depuis qu'Hemingway l'avait soi-disant libéré le jour de son anniversaire en août 44, bon nombre d'écrivains aimaient à en faire le lieu public de leur consécration. Je n'en avais rien dit à mes collègues. Rigolards, ils m'auraient sûrement rétorqué que j'avais autre chose à foutre que d'aller m'enfermer un weekend dans un village perdu au trou du cul du monde. Une allée de platanes le séparait de la nationale. Elle m'avait dit qu'elle habitait une grande bâtisse blanche, juste en face de la fontaine surmontée d'une statue de la Vierge. Un village sans café, seulement une épicerie, à côté de la poste, avait-elle précisé. Trois cent habitants, personne dans les rues, juste quelques chats. L'idyllique retour aux sources ! Un jeune homme, que je supposais indien aiguillé par le fait qu'elle parlait également de l'Inde dans son livre, m'ouvrit la porte.

- Mélanie Talcott ?

Un grand chien noir, suivi d'un gnome canin, de ceux que je détestais, fonça sur moi en aboyant. Un chaton s'agrippa à mes mollets.

- Cacao, Paschmina, Paratha, à votre place...

Elle portait un béret noir, avait les mains pleines de terre et m'accueillit d'un lapidaire et souriant :

- Ah, c'est vous ! Installez-vous dans la bibliothèque, j'arrive.

Il pleut sur la mer, c'est bien inutile / Ca mouille la pluie, c'est du temps perdu / Les mouettes s'ennuient, blotties sous les tuiles / Il tombe des cordes et l'eau s'est pendue / Aux plus hautes branches De la Manche... La voix d'Alain le Prest s'éraillait lumineuse, sous un éclairage intimiste.

Elle revint quelques instants plus tard avec deux verres et une bouteille de Bourgogne aligoté qu'elle posa devant moi.

- J'étais avec mes plantes. Il n'y aurait que moi, j'aurais un immense potager. J'ai la main verte, comme on dit. Je l'ai découvert quand j'habitais à Paris et que je redonnais vie aux plantes que je récupérais dans les poubelles. Mais c'était il y a longtemps...

- Tous ces livres, ces objets, les bougies, ce désordre habité, c'est chaleureux. Un lieu où l'on se sent tout de suite adopté. Je me suis permis de parcourir vos bibliothèques, en vous attendant. Dites-moi, vous lisez de tout... J'ai vu des romans, beaucoup d'auteurs classiques et étrangers, des essais philosophiques, des bouquins de politique, d'anthropologie, de sociologie ou d'économie, des polars, des livres de médecine aussi, de toutes les médecines. En français et en espagnol. Vous parlez espagnol ?

- J'ai vécu treize ans en Espagne. Nous sommes, mon compagnon et moi, des nomades qui parfois, jetons l'ancre, ici ou là. Et nous lisons de tout, hormis la science fiction. La curiosité, l'insatiable curiosité. Elle me tient en haleine depuis que je suis en âge de lire. J'ai commencé très tôt, par manque d'amis. Je dois à leur absence l'amour de la chose écrite. Mais il y en eu beaucoup plus... Au fil du

temps, on élague, on ne garde que ce qui semble important. Certains de ses bouquins ont une histoire. Ils nous ont suivis dans nos voyages, en Europe, en Amérique latine et jusqu'en Inde... Je me rappelle encore la tête des douaniers au Mexique quand ils ont ouvert nos grandes cantines bleues, bourrées de bouquins ! Mais comment puis-je vous appeler ? Je ne puis continuer à vous appeler Monsieur puisque nous allons trinquer ensemble !

- Archie, je m'appelle Archie. L'autre, c'est mon nom de plume.

Elle nous sert un verre de vin et alluma une cigarette.

- C'est ici que vous écrivez, j'imagine...

- C'est ici que je travaille, si on peut appeler cela travailler ! Sous la lampe et sur cette table ronde. Ecrire est un plaisir et un luxe. Puisqu'il vous faut sans doute une définition pour votre papier, je fais partie de ceux qui écrivent, en se foutant comme de l'an quarante, de la notoriété, simplement parce que la musique des mots leur colle à l'âme. Nous écrivons pour le plaisir, pour nous perdre et nous trouver, une traduction de nous-mêmes sans ostentation, avec l'exigence de le faire bien. L'acquisition besogneuse d'un style, une patience infinie, un travail de fourmi taupinière... La solitude se fait monacale, mais aussi complice du monde, de ce que j'en sais et de ce que j'en ignore. Mais, la tête dans les étoiles, je reste toujours les pieds sur terre... Quand j'écoute les écrivains, gloser sur la gestation douloureuse de leur œuvre, quelle qu'en soit d'ailleurs la qualité finale, leur impudeur me donne envie de leur filer des baffes, d'autant plus quand le journaliste qui les interviewe, se met à jouer les psychiatres de service. Cela vous est déjà arrivé, non, de sentir ce petit frémissement d'extase envieuse. Ne dites pas le contraire... J'ai connu quelques écrivains à une époque où je voulais comprendre ce qu'écrire signifiait, et cela m'est arrivé. Je veux dire d'être prête à me damner pour pondre un livre, que l'on veut évidemment toujours au moins aussi bon que celui de l'auteur que l'on admire le plus.

- Et vous, vos auteurs préférés ?...

- Il y en a eu plusieurs, selon le moment et les circonstances. Certains sont toujours là, comme Céline, Cendrars, Dostoïevski, London ou Daumal, entre autres. J'ai eu ma période Henry Miller, ma période Malraux et Camus ou encore, Van Gulik et Tchouang Tseu. D'autres sont passés à la trappe, les ayant trouvés après relecture et à tort ou à raison, archi nuls... De ceux-là, je ne vous donnerais pas les noms. Il y a ceux que je ne suis jamais arrivée à lire, comme Proust. Un jour peut-être... En ce moment, je finis la journée avec Paul Auster et je la commence avec Calaferte. Je voyage autrement.

- Et les pieds sur terre ?

Elle me regarda, amusée.

- Archie, je ne vis ni à Gaza, ni en Somalie. Je ne connais de la guerre que le bruit télévisuel des bombes et de la mort, qu'une image figurée. La faim n'a jamais lâché sur moi ses loups. J'ignore son lent épuisement physique autant que mental, tout comme celui de la maladie qui vous ronge jusqu'à l'os. Je ne suis pas riche, mais je ne suis pas pauvre non plus, même s'il m'est arrivée de tirer le diable par la queue, comme l'on a coutume de dire. Par contre, au cours de mes voyages, j'ai vu la nudité de la pauvreté, celle qui se demande au crépuscule si l'aurore la trouvera encore vivante. J'ai une super famille, une que jamais aucun livre n'aurait pu me construire et aujourd'hui, je peux écrire parce que ma famille, mon clan, travaille et donc, me donne cette liberté. Cela aussi est un luxe. J'ai toujours bossé et pendant longtemps, j'ai exercé un métier dont je ne vous dirais rien, une écriture quotidienne du corps et de ses souffrances. Cela valait bien toutes les bibliothèques. Ce sont des choses en regard desquelles écrire est insignifiant. Confrontée à cela, la célébrité est toujours médiocre. Alors je vous dirais comme Enrique Vilas-Matas l'a fort bien résumé : *écrire, c'est cesser d'être écrivain.*

- Et vous écrivez tous les jours ?

- Même quand je n'écris pas. J'ai eu des longues périodes sans écrire, mais ça reste toujours quelque part à mariner dans la tête, parfois cela part du cœur. C'est le meilleur mais aussi, le plus rare. Ce livre, *Les Microbes de Dieu*, m'a obligée à la discipline. Difficile pour moi qui suis une indisciplinée par essence. De cinq heures du matin jusqu'à dix, pendant deux ans. Après, cette pièce devient celle tout le monde, on y entre, on y sort, la salle de jeux de ma petite fille et la niche des chiens. Un autre verre de ce bon vin de garde ?

Le sien était encore à moitié plein, le mien tout à fait vide. Il était sacrément bon et je me sentais bien. Cela me changeait de mes rencontres littéraires où l'important était de promouvoir sur ordre la came éditoriale et de faire mousser les têtes de gondole.

- Bon, Archie, qu'est-ce que vous voulez savoir ? Vous n'êtes pas venu jusqu'ici, presque huit cent bornes, uniquement pour voir la tête que j'avais ou pour tirer ma biographie !

- En fait, je n'en sais trop rien. Ou plutôt si... Votre bouquin est bizarre quand même. Il est, comment dire, troublant, voire déroutant, bigrement incisif et les dialogues, inhabituels par leur contenu et leur longueur.

- A une époque où le langage SMS remplace les mots, c'est vrai qu'il est en total décalage. Mais quand vous expliquez quelque chose à quelqu'un, dans la vraie vie comme on dit actuellement, que je sache vous ne parlez ni par onomatopées ni en morse !

- Je dois l'admettre, il est bien écrit et en cela, agréable à lire, quoique l'on ait perdu l'habitude de lire une écriture dense où presque chaque phrase demande un effort d'attention. Mais je persiste, il est bizarre. Dur et tendre à la fois, n'y allant pas par quatre chemins ni avec le dos de la cuillère, tout le monde en prend plein la gueule, mais en même temps, il a un côté jubilatoire et à suivre tous ses personnages dont on se demande toujours s'il ne s'agit pas de personnes réelles, on en ressort pensif mais tout ragaillardisé en se disant que si tout cela existe vraiment, alors tout n'est pas perdu. Ming Men, par exemple, cette incroyable organisation richissime et anonyme qui entre autres choses, éduque cent mille enfants et qui fonctionne en tous points sur un modèle économique autonome et égalitaire. C'est la première question qui vient à l'esprit. Ce serait tellement fun si ça existait ! Du bien-être de tous, dépend celui de chacun. C'est tellement simple !

- La vraie question, Archie, est : est-il possible que cela n'existe pas ? Je suis assez d'accord avec Jack London pour qui une histoire devait être un instrument de connaissance et le support d'un message. Il est vrai qu'aujourd'hui, on a pris le pli de lire de la littérature Mac Do, ensemencée de Bifidus, histoire de ne pas penser. Moi, j'aime à penser que les lecteurs peuvent encore penser pour et par eux-mêmes.

- J'insiste, Mélanie... Toute cette histoire est assez incroyable, non ? On cherche une intrigue, une dont on a l'habitude, crescendo-decrescendo jusqu'au dénouement, avec un héros et des personnages bien cadrés, et on se retrouve avec des êtres de chair et de sang qui ont la générosité de partager avec le lecteur, l'intimité de ce qu'ils furent ou sont encore. Marta si futile en apparence et si profonde quand elle vient mourir dans les bras de Neill, Birgit et ses incurables cicatrices que lui ont laissé Birkenau, Sasha la photographe de guerre complètement plombée qui ira jusqu'en Cappadoce pour se trouver, et ce Neill, avec son enfance décalée dans un drôle de monastère, responsable de Ming Men, qu'il restructure de main de maître, sans bénéficier pour autant des avantages que supposeraient un tel poste pour n'importe qui, pas même un salaire symbolique ! Diriger dans l'ombre tous ces centres, donc des milliers de personnes éparpillées dans le monde, sans toucher un rond, cela vous interpelle, d'autant plus à notre époque où la crédibilité d'une personnalité publique se mesure à son poids financier.

- Difficile, n'est-ce pas, de croire qu'un type comme cela, puisse exister ? Imaginez, Archie, imaginez un instant seulement que nos politiques pensent réellement au bien-être de leurs concitoyens, acceptent en retour d'être payés le tiers de ce qu'ils le sont actuellement, et retroussent leurs manches pour instituer un système égalitaire où chacun aurait ses besoins primordiaux couverts ! Imaginez qu'ils investissent dans le créatif plutôt que le palliatif ou le répressif. Seriez-vous prêt à parier que les gens les prendraient encore au sérieux, assez pour voter pour eux ? Moi, non. Sans ses atours, le pouvoir ne fait plus rêver personne, pas même ceux qui l'exercent !

- Justement, parlons-en du pouvoir. Tel que vous le décrivez, son exercice est historiquement fait de sang et de violence, de mensonges et de sales entourloupes qui perdurent encore aujourd'hui, bien que plus occultés. Ce que vous racontez sur le Vatican, l'Opus Dei à travers le personnage du Cardinal et celui du chef des services secrets, ou encore sur les stratégies politiques de nos démocraties, voire de nos dictatures, et en réponse, les attitudes des pays du tiers-monde, est absolument féroce, mais tellement implacable qu'on a l'impression que l'on en est tous plus ou moins complices. Richard, le Bu Doï de Saïgon, et Lady Eben, la jeune avocate de Soweto, ont vraiment été assassinés ?

- Quel que soit le sujet abordé, je ne dis rien qui n'a déjà été dit et si j'avais écrit une thèse, il y aurait des milliers de notes. Et oui, ils l'ont été. Et oui, on est tous complices puisque l'on est tous partie prenante de ce système. Quand vous prenez votre bagnole, vous devez y mettre du pétrole. Pour vous, c'est simple. Vous payez, vous roulez. Mais cela a un prix très lourd pour beaucoup d'autres dont vous ignorez tout, cela implique même des meurtres. Qui pense à cela ? Personne... La vie est violente. Naître est violent. Mourir est violent. En Inde, où j'ai vécu et travaillé pendant presque cinq ans, j'ai assisté à des accouchements. Après l'Espagne, je me croyais aguerrie, on croit toujours avoir toujours vu, jusqu'au jour où... Ce jour-là en était un. La jeune femme indienne qui accouchait, était mon amie, une amie de cœur, une de ces personnes que l'on reconnaît, sans savoir pourquoi, comme faisant partie de votre patrimoine intime. La maternité était une clinique privée, il y avait tout le nécessaire. Ce fut d'une telle violence et pour la jeune mère et pour l'enfant, qui est devenue ma filleule, que j'ai eu l'impression de ne rien savoir du tout. Naître était en pleine cohérence avec la dureté de la vie indienne. Un peu du genre : il faut l'avoir vu pour le croire. Mais je n'ai pas envie de vous en dire plus.

- Le portrait que vous faites de l'Inde est loin de la vision idyllique que l'on en a. Je songe à cette Rani qui participe à l'assassinat de Richard et Lady Eben ou encore, à Werner si criant de vérité dans son costard hégémonique d'occidental raciste.

- Je ne sais comment vous vivez, Archie. Seriez-vous un strict Parisianus Citadinus Journalinus, conscrit à ses réseaux de copinage, entre cocktails et cocaïne ? Oui, l'Inde dans sa crudité quotidienne est aussi cela, loin du nirvana et de la non-violence. Mais vous pouvez vous contenter de l'idée du soi-disant chercheur de vérité qui va de son hôtel trois étoiles à l'ashram du gourou Machin pour méditer sur un monde meilleur, sous prétexte que celui qu'il parasite, est vraiment dégueulasse. Ou vous pouvez vous extasier sur la culture spirituelle de cet ancien moine trappiste que vous croiserez dans les palaces coloniaux, reconvertis en hôtels de luxe, bandana sur la tête, courant à plus de soixante-dix ans, le guilledou avec des adolescents. Ou accepter qu'un ancien hippie reconverti vous propose des fillettes pour blanchir vos nuits. Ou taire ces faux orphelins que l'on fait briller comme des sous neufs, avant de les trimballer d'un orphelinat à un autre, pour épater le bienfaiteur ecclésiastique de ses belles œuvres. Dans ce pays, on trouve de tout. C'est un résumé du monde et de l'Homme, dans ce qu'il a de meilleur et de pire. Mais vous vous souvenez sans doute de la vision de l'aigle et du serpent. Un autre verre de vin ?

Je m'en souvenais. La vision verticale de l'un contre la vision horizontale de l'autre et la nécessité d'en faire la synthèse, si on voulait comprendre la totalité. Malheureusement, j'étais tantôt l'un et tantôt l'autre. Je me demandais si elle y arrivait.

Elle remplit mon verre. Je commençais à être un peu éméché. Je la regardais. Elle avait quelque chose d'Anna Magnani, peut-être son béret ou alors parce qu'il émanait d'elle cette force que certains êtres ont pour avoir su assembler les pièces de leur puzzle intime. J'essayais un autre registre.

- J'ai beaucoup aimé Shamaël, la suivre dans ses errances humaines...

- Je l'ai inventée... Enfin pas vraiment, c'est un peu l'aïeul de tout le monde des Cavaliers de Kessel. On l'a tous en nous, cette petite voix, cette féminité que malheureusement, on écoute rarement.

J'hésitais à le lui dire. La peur du ridicule. Dans son ouvrage, elle parlait aussi d'un ordre fédérateur, invisible et très ancien, un ordre féminin dit de Magdalena et de la Roue, une technique simple qui reliait chacun avec le Tout.

- J'ai fait une Roue.

Elle ne fit aucun commentaire. Cela sentait rudement bon.

- Ma fille prépare le repas pour nous tous et j'espère bien que vous ferez honneur à son excellente cuisine. Vous aurez certainement plus de chance que si c'est moi qui cuisine. Un jour, c'est bon, le lendemain, c'est franchement imbouffable...

- Pour en revenir aux Microbes de Dieu, il se vend bien ?

- Ben non... C'est à la fois risible et pathétique. Risible, parce que j'ai reçu des lettres de refus d'éditeurs - dont un qui s'excusait d'être overbooké jusqu'en 2013 - qui me complimentaient sur sa qualité, sa belle énergie et sa belle sincérité, selon les mots de certains ! Somme toute, des fins de non recevoir plutôt sympathiques et je ne pense pas qu'ils l'ont fait pour la beauté du geste ! Pathétique, parce qu'ils ne sont plus fichus de prendre des risques éditoriaux et ce bouquin là fait aussi mal qu'il fait du bien. A tous les niveaux. Alors je l'ai édité moi-même, aidé en cela par une souscription. Parce qu'il est important que certains livres vivent, envers et contre tout.

- Et la promotion ?

- Vous êtes mieux placé que moi, pour le savoir... Auteur inconnu, éditeur inconnu... Double peine pour la promotion et si en plus, vous ajoutez mon trou du cul du monde ! Je l'ai envoyé à tout ce qui est censé faire chavirer le monde des lettres en France, télé, radio, presse écrite. J'ai fait un tri tout de même... Silence sur toute la ligne. Je ne saurai sans doute jamais s'ils ont reçu ou non, chacun accompagné d'une lettre personnelle, leur exemplaire des Microbes de Dieu !

- Ça ne vous fiche pas les boules ?

- Bien sûr que si ! Mais cela dure cinq minutes... Parmi toutes ces personnes, deux m'auraient réellement fait plaisir si elles avaient répondu. L'une, une femme, qui présente le journal tous les midis sur une chaîne de télévision et l'autre, un homme, qui présente à une heure invraisemblable, une émission littéraire chaque mercredi, sur cette même chaîne.

- Et pourquoi justement ces deux-là ?

- Cela ne regarde que moi, Archie... Il y a aussi un homme qui fait partie de ma bibliothèque à qui j'aurais aimé offrir les Microbes de Dieu. J'ai toujours apprécié sa façon d'écrire. Il s'agit de Pierre Viansson-Ponté. Il y a longtemps de cela, je lui ai écrit suite à une chronique qu'il avait faite sur le

livre de Samuel Pizar, *Le Sang de l'Espoir*. Il sera sans doute l'un des seuls à m'avoir jamais répondu, une longue lettre.

- Vous faites des salons ? Et les libraires ?

- Pour la plupart, les libraires sont déjà submergés par les ouvrages publiés par les grands groupes éditoriaux. Et le turn-over est effréné. Vendre un auteur indépendant ou les ouvrages d'un petit éditeur qui a moins de cinq titres à son catalogue, représentent des frais de gestion supplémentaires qu'ils ne peuvent pas assumer. Quant aux salons, non seulement dans ma région ils sont peu nombreux, mais en général, ils sont plus source de dépenses - à tous les niveaux - que de profits. Les gens sont bien conditionnés, ils n'achètent pas un auteur dont ils n'ont jamais entendu parler. En outre, je suis une très piètre vendeuse. Je ne sais tout simplement pas faire...

- Et sur le Net ?

- Facebook est à l'image de notre société de consommation, tout le monde s'indigne, virtuellement on ne risque pas grand chose, mais personne ne s'implique... Aujourd'hui, il faut qu'une personnalité médiatique vous encense ou vous descende, pour que l'on parle de vous... à moins que je braque une banque ! Un jour où j'aurais plus les boules qu'un autre, je mettrais peut-être *Les Microbes de Dieu* en lecture libre sur le Net, tout en étant même pas certaine qu'il intéresse plus de personnes. Les gens n'aiment jamais être dérangés dans leurs certitudes. Oyez, oyez braves gens, dormez tranquilles...

- Et votre compagnon, qu'en dit-il ?

- Cela aussi ne regarde que moi, mais croyez-moi... c'est mon plus féroce critique. Ce sont les seuls moments où l'on s'engueule et où tout vole, les mots comme les feuilles de papier... Mais au fond, tout cela n'est pas bien grave. J'ai appris à ne pas tenir compte de l'opinion des autres, sauf des personnes que j'aime. J'ai appris à être le capitaine de mon bateau et croyez-moi, au début, je me sentais plutôt douée pour faire un bon marin. Je savais essuyer les tempêtes mais être au gouvernail, m'a coûté bien des gros coups de vent. J'ai fait mon boulot, et je l'ai bien fait. Je devais écrire *Les Microbes de Dieu*, pas pour moi, sinon en hommage pour tous ceux dont je parle dans ce livre, du moins pour tous ceux qui ont réellement existé et que j'ai rencontrés, pour Richard et pour Lady Eben, et aussi, entre autres, pour Max, le chauffeur de taxi.

- C'est bien dommage que votre livre intéresse si peu de monde, car il est aussi porteur d'espoir, ce dont on a bien besoin actuellement ! Permettez-moi une question personnelle, j'ai bien saisi que vous les étudiez... Vous êtes mélancolique par rapport à ce qui se passe dans le monde aujourd'hui, où tout semble se déglisser ?

- Le monde, Archie, s'est toujours déglissé, comme vous dites ! L'Homme s'en est toujours chargé. Mais tout dépend de comment vous considérer tout cela. Si vous voulez y voir une rose ou un tas de fumier. Tout dépend de vous... C'est la chose la plus difficile. Rappelez-vous pourquoi dans le *Cercle des poètes disparus*, le professeur fait monter ses élèves sur la table...

Je m'en rappelais.

- Et vous avez d'autres livres sur le feu ?

- Un policier qui se passe en Inde et un roman dont l'intrigue se résume aux pensées d'une femme à qui l'on diagnostique une maladie d'Alzheimer et qui écrit un *Traité de la Colère* pour sa petite fille Léa... Deux styles différents, j'aime bien jouer... et trois mille idées en même temps... Un recueil de poèmes, en version epub.

A remettre le travail sur l'ouvrage, on le fait mieux, j'écris mieux qu'à trente ans et certainement moins bien que je ne le ferais à soixante-dix. J'ai plein de choses encore à apprendre. Certains font des maquettes de bateau, d'autres se passionnent pour les orchidées, moi j'écris. Un artisan du verbe... Mais je ne fais pas que cela, loin de là... Ma vie ne commence pas et ne finit pas avec l'écriture, elle s'y arrête parfois. Bon, on va dîner ?

Elle me présenta à son compagnon, bizarrement il me fit penser à Neill, à sa fille qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à son père, au mari de celle-ci, le jeune indien qui m'avait ouvert la porte, un Mogwly en chair et en os, et à Léa, sa petite-fille de quatre ans, au caractère déjà bien trempé. Un clan, mais qui savait faire de la place au passant que j'étais. On a beaucoup ri. Le Bourgogne aligoté était toujours aussi bon. Mélanie avait raison, sa fille cuisinait bien. Je leur ai raconté des histoires parisiennes, ils m'ont parlé de leur vie. Mogwly m'a raconté son Inde, avec pudeur. Une belle et dure leçon. Léa s'est endormie sur mes genoux. Il était temps de partir. Je n'en avais guère envie. Ces gens-là faisaient partie de ceux dont on aimerait qu'ils soient plus nombreux. En partant, Mélanie me glissa un livre de sa bibliothèque, *L'Art d'être inutile* d'Hugo Pratt.

Je ne lui ai pas demandée si elle aimerait lire l'article avant sa publication. Je savais qu'elle s'en fichait. Elle m'avait ouvert sa maison, une manière de me dire qu'elle avait confiance. Elle m'embrassa et me dit simplement : revenez quand vous voulez...

Cette interview, je l'ai inventée. Et pourquoi pas ? Elle est celle que j'aurais donnée si... Néanmoins, tout ce qui est dit, est vrai... Si elle vous a donné envie de lire ce livre, rendez-vous sur

J'en profite également pour faire appel aux éditeurs francophones (jusqu'au Canada) et espagnols. Peut-être, sont-ils plus courageux que leurs confrères français !

Cordialement, Mélanie Talcott.

**Cette interview, je l'ai inventée. Et pourquoi pas ? Elle est celle que j'aurais donnée si...
Néanmoins, tout ce qui est dit, est vrai... Si elle vous a donné envie de lire ce livre,
rendez-vous sur L'Ombre du regard, rayon téléchargement (bientôt).**

Lettre ouverte de Mélanie Talcott...

La vache ! Une foutue histoire ! Vrai, pas vrai ? Réalité, fiction ? J'aimerais bien savoir si **Ming Men** existe, parce que si c'est le cas, j'y cours tout de suite. Et ce Neill, voilà le genre de type que l'on aimerait rencontrer et dont on aurait bien besoin pour sortir du bourbier où l'on s'enfonce. Sûr, ses décisions feraient grincer bien des dents, mais quand même... Imagine, si ces cent mille enfants existent vraiment, si tous ces centres fonctionnent réellement tel que c'est raconté, chaque personne qui y travaille ayant ses besoins vitaux assurés – logement, nourriture, travail, santé – et tous avec le même salaire ! Si c'est vrai de chez vrai, ce bouquin devrait être au programme de tous les futurs présidentiables ! Mais, faut pas rêver ! Investir dans la capacité productrice et créative de l'individu plutôt que gérer sa capacité de résistance ? Du bien-être de tous, dépend celui de chacun ?! Un peu utopique, non ? L'Homme n'est bon que lorsqu'il ne peut pas faire autrement ! Et puis, c'est certain... C'est plus simple sur le papier que dans la vie, la vraie diraient les amoureux du virtuel comme cette nana qui a affiché sur son mur Facebook – faut le faire quand même - : *j'aime*

mon ordinateur parce que mes amis y vivent... C'est sûr, celle-là ne lira jamais les Microbes de Dieu. Il déchire trop nos dentelles. Pire, il détricote tout et toutes ces soi-disant vérités qu'on gobe comme des couleuvres, trop heureux qu'on les pense à notre place, se transforment, page après page, en mensonges fédérateurs dont on devrait armer notre indignation. La vraie, pas celle qui bouscule nos tièdes résignations, pas celle qui brandit les banderoles et fait résonner les vuvuzelas et les djembés festifs. Non, celle qui fait serrer les poings et lever en nous une détermination inflexible, l'implication pour l'autre et pour soi. On n'a jamais gagné des batailles sur un air de guinguette ! Les communards doivent en chialer de honte ! Ah, je vous vois venir avec vos arguments. Mais on est en démocratie et la démocratie, c'est le dialogue, le consensus... Quel mot ! Sauf que l'on est géré par des démocraties Coca-cola et l'art du monologue. Parle à mon cul, ma tête est malade ! Mais voilà ce Neill, avec ses airs de pas-y-toucher, son petit côté pépère tranquille, sa bienveillance généreuse, son abnégation même – incompréhensible celle-là, pour la plupart, tant à sa place, on se dit qu'on aurait bien profité des largesses que lui permettent son poste – qui chamboule tout. Il nous raconte une histoire, celle de Sasha, photographe de guerre dont les images de toutes les horreurs qu'elle s'obstine à prendre, ne nous empêchent pas de continuer à manger, tranquilles, nos beefsteak saignants. Elle est en pleine dérive mi figue-mi alcool et a perdu sa boussole. Pour retrouver son Nord, elle n'a qu'une idée en tête. Etre utile. C'est ce que l'on veut tous, non, se sentir utiles ? Mais comme d'habitude, de préférence dans le lointain, au chevet de tous ces autres que l'on voit comme des victimes, non pas de nos actes, mais du système avec cinq s majuscules. Il faut bien le reconnaître, s'occuper de l'autre, c'est toujours plus facile que s'occuper de soi. Le bonhomme, comme il le dit lui-même, n'est pas né de la dernière pluie. Les points sur les i, il les a pris en pleine gueule à peine né, déjà abandonné. Neill va donc l'envoyer dans un ailleurs-va-voir-si-j'y-suis, de l'Irlande en Espagne, de l'Inde jusqu'en Cappadoce et, lui raconter ce qu'il en coûte de sueurs et de larmes, d'amour et de trahisons, de sang et de mort, pour gagner le changement, celui qui devrait nous amener à nous tenir droit dans nos bottes. Celui qui nous enseignerait à être à la fois aigle et serpent, dans ce qu'ils ont de meilleur, le respect de leur fonction, et de plus chouette, la générosité de l'entendement, fruit de leur synthèse en nous. Il va lui faire connaître tous ceux et celles qu'il a connu et aimé, parfois perdu, à travers l'histoire de Ming Men, un contre-état invisible, celle de l'ordre féminin très ancien de Magdalena et celle de Shamaël, une ombre de nous-mêmes que l'on entend toujours et qu'on l'on écoute jamais.

Les Microbes de Dieu, ça ne se lit pas facilement. C'est comme dans la vie, ça exige des pauses, que l'on reprenne son souffle d'autant plus que parfois on a la larme à l'oeil. C'est dur et tendre, dense comme on n'en a plus l'habitude, trash et sans concession, cru et humain, irrespectueux et espiègle, hypnotique et dérangeant, irritant et insupportable, nourrissant et généreux, apaisant aussi et surtout bien écrit. C'est également politique, au trois sens étymologiques du terme *Politikos*, *Plolitea* et *Politikè* – je vous laisse chercher – et c'est aussi religieux, dans le sens de *religare*, relier les choses entre elles. Certains n'aimeront pas, trouveront que trop c'est trop. On se sent toujours un peu coupables quand on se voit du côté des idolâtres et des idoles, on en a eu beaucoup et on en a toujours : le capitalisme, le crédit, la consommation, le pouvoir d'achat et même Dieu, avec ses sbires vaticanesques. Mais finalement, ce livre anticipe l'histoire de notre époque, donnant à voir qu'il ne dépend que de nous d'inverser son cours. Il est alors d'autant plus insupportable de s'entendre dire que notre silencieuse collaboration a un prix, celui de tous les manipulateurs qui ont converti la démocratie en dictocratie, celui aussi des assassinats de Richard et de Lady Eben, en Inde.

A la fin du bouquin, tout le monde se pose la même question : est-ce qu'une telle organisation existe. Mais la bonne question serait : comment peut-elle ne pas exister ?